

L'iconographie emblématique de Jésus-Christ.

L'HIRONDELLE

L'INDICATEUR

I. — L'Hirondelle dans les religions préchrétiennes.

En tous les pays du monde, l'hirondelle a toujours été l'un des oiseaux les plus favorisés de la sympathie des hommes.

Chez les anciens Égyptiens, de nombreuses légendes rurales s'attachèrent à elle[1] ; et les récits religieux racontaient que la déesse Isis avait pris sa forme durant sa recherche du corps d'Osiris[2]. Bien plus, l'Égypte connut une déesse Hirondelle, ainsi qu'en témoignent les textes des grandes Pyramides et le **Livre des Morts**. Un haut personnage de la Ve dynastie fut en même temps prêtre de la Double-Hache et de la déesse Hirondelle[3]. Ce culte dura jusqu'à la fin de la VIe dynastie, époque qui le vit disparaître de la liturgie officielle, mais, des origines aux derniers temps, le haut enseignement et les arts religieux firent de l'Hirondelle l'image de l'âme humaine qui en prenait, disait-on, l'apparence au cours de ses transformations[4] ; c'est pourquoi cet oiseau a été si souvent représenté sur les gaines des momies (Fig. I) et sur les tombeaux (Fig. II) pour y interpréter, relativement à l'âme du défunt, l'idée de la résurrection et l'agilité de l'âme dégagée de la chair.



Fig. I. L'âme-hirondelle sur un fragment de gaine de momie ;
à M. V. Bujeau, Loudun (Vienne).

---

[1] Cf. Hip. Boussac, *L'Hirondelle dans les mythes égyptiens, in Cosmos*, n° déc. 1905.
[2] Cf. Amélineau, *Essai sur le Gnosticisme égyptien*, p. 142.
[3] Cf. Percy Newberry, *A Bird cult of the old Kingdom*.
[4] Voir É. Guimet, *Les Âmes égyptiennes*, in *Revue de l'Histoire des Religions*, an. 1913, p. 4.



Fig. II. L'âme-hirondelle sur le tombeau de Ramsès IV.
Cf. Lefébure, *Les Hypogées royaux de Thèbes*,
in *Annales du Musée Guimet*, t. XVI, 2e part. pl. XIII.

En Babylonie, l'Hirondelle était l'emblème consacrée de la déesse Arourou-Ninmakh[1], et paraît avoir interprété aussi des idées de libération dans une vie post-mortuaire.

À cause de son vol qui l'élève vers le ciel, à cause, aussi, du caractère de son gazouillement doux et pressant, les Anciens, firent de l'Hirondelle, que les Grecs appelaient **Chelidon**, l'image de la prière. Dans certains des plus beaux textes religieux de l'Égypte, la fumée de l'encens sacrificiel, symbole de la prière dès ce temps-là, est comparée à l'Hirondelle[2]. En Grèce, la prière faite aux humains eux-mêmes se recommandait de la sympathie dont jouissaient les hirondelles, et l'on appelait **Chelidonisma** l'instante et suppliante mélopée par laquelle les pauvres demandaient l'aumône ; c'était une sorte de psalmodie un peu confuse et précipitée qui voulait imiter le gazouillement des hirondelles, **Chelidoniso**. Ce même peuple faisait aussi du gracieux oiseau l'emblème de la dignité et de la délicatesse de conscience qui fait éviter la compagnie des gens flétris et des méchants ; car, disait-on, les hirondelles n'entraient plus dans Thèbes de Béotie parce que cette ville s'était lâchement laissée prendre deux fois, ni dans Bizia, à cause des crimes de Térée[3] que la terrible Progné punit si cruellement avant d'être métamorphosée en hirondelle.

II. — L'Hirondelle emblème de la Résurrection et de Jésus-Christ.

Le retour de l'Hirondelle qui, après son hivernale disparition, revient, au printemps de chaque année, non seulement dans la contrée, mais encore dans le nid même qu'elle a construit aux précédentes saisons d'amour, a été chez les Anciens, comme elle l'est encore aujourd'hui en de nombreux pays, l'un des plus naturels emblèmes de l'idée de résurrection, de résurrection heureuse puisque son arrivée annonce celle des journées ensoleillées, celle des fleurs admirables et des fruits délicieux. Les Grecs appelaient « vent chélidonien » celui qui règne au moment du retour des hirondelles, le plus doux de ceux qui passent sous le beau ciel de l'Hellade[4].

---

[1] Cf. F. Steinmetzer, In *Beitraege z assyriologie*, VIII, 2, 1910, p. 1-38.
[2] Cf. Lefébure, *La vertu du sacrifice funéraire*, III, in *Sphinx*, t. VII, p. 85, 209 et VIII, p. 1, 51.
[3] Pline, *Hist. Natur.* liv. X, 34.
[4] Nonnos, *Les Dionysiaques*, chap. XI.

Ce n’est pas seulement cette régularité à reparaître chaque année, après la mort hivernale, qui a donné à l’hirondelle le caractère emblématique dont nous parlons : il a reposé aussi sur une croyance erronée qui a eu cours durant de longs siècles : Aristote et les Anciens ont en effet prétendu que les hirondelles des pays septentrionaux s’ensevelissent, pendant l’hiver, sous des amas de feuilles, dans le terreau des arbres creux, et même dans la vase des rivières, pour en ressortir au printemps, comme d’un tombeau[1]. Les naturalistes du XVIIIe siècle : Buffon, Tesdorpf de Lubeck, Klein, Herman et autres, ont fait de difficultueuses recherches avant de rejeter parmi les fables l’ensevelissement et surtout l’immersion des hirondelles septentrionales pendant l’hiver[2].

En fin de compte, il est donc bien compréhensible que les symbolistes chrétiens d’autrefois aient mis, de bonne heure, l’Hirondelle à figurer le triomphe pascal du Rédempteur, vainqueur de la mort : Une légende arménienne fort ancienne raconte que, le soir du Grand Vendredi, toutes les hirondelles de la Judée et de la Galilée se réunirent autour du tombeau de Jésus, et qu’à l’aube de Pâques, quand il ressuscita, toutes, par couples, partirent à tire d’aile vers tous les pays du monde pour y porter la nouvelle, inouïe : « Surrexit Dominus vere, alleluia[3] ! ».

Les hirondelles ont encore aujourd’hui ce caractère d’annonciatrices du Christ ressuscité, et, dans plusieurs contrées de France, l’homme des champs estime de favorable augure pour lui d’apercevoir les nouvelles arrivées entre les deux fêtes triomphales de son Sauveur : le Dimanche des Rameaux et Pâques.

III. — L’Hirondelle emblème du Christ illuminateur des Âmes.

Tout le vieux monde a fait de l’Hirondelle un oiseau de lumière : Pline nous dit qu’elle utilise pour guérir les yeux de ses petits ou ceux de ses congénères la plante à la sève d’or qui, de son nom, est appelée *Chélidoine*[4] (Fig. III). Et le même auteur recommande l’emploi du sang de l’hirondelle dans la confection des collyres d’utilisation humaine[5]. Celse prétend aussi que le sang d’hirondelle guérit les affections de la vue[6]. Paulus Aegineta, Marcellus et Aetius sont du même avis : tout le corps médical grec et romain pensa de même[7].

[1] V. Olaüs Magnus, *Hist. des Nations septentrionales* ; Cf. *Les Œuvres complètes de Buffon*, éd. Duménil, 1835, t. IX, III, p. 25.
[2] Voir Buffon, *Histoire Naturelle*, éd. de 1769, t. XXI, p. 236 et 271.
[3] *Brév. rom*. — (Off. des Matines de Pâques, Invit.).
[4] Pline, *Hist. Nat*. VIII, 41 et XXV, 50.
[5] *Ibid*. XV.
[6] Celse, *De Medicina*, lib. VI, cap. VI, 39.
[7] Voir H. de Villefosse et H. Thédenat, *Note sur quelques cachets d’occultistes romains*, in *Bulletin Monumental*, an. 1882, p. 709.



Fig. III. La Chélidoine de France et sa fleur cruciforme.

Et les temps qui suivirent crurent les vieux médecins de Rome et d'Athènes ; au XVIe siècle, on répétait encore que la cendre d'une hirondelle torréfiée était un remède parfait contre l'obscurcissement des yeux[1]. Dans le traditionnisme populaire on rencontre encore le reflet de ces croyances : En Biscaye, on prétend que ceux qui tuent inutilement des hirondelles deviennent aveugles en leur vieillesse, si tant est qu'ils vieillissent[2]. En Auvergne, on raconte que l'hirondelle connaît un gravier qui, absorbé à jeun par un être aveugle rend la lumière à ses yeux morts[3].

S'appuyant sur toutes ces antiques rêveries, les **Bestiaires**, ces codes incontestés de la symbolique médiévale, et les ouvrages qui sont dérivés d'eux, ont imaginé de raconter que l'hirondelle crève elle-même, avant de s'absenter, les yeux de ses petits quand ils manifestent le trop grand désir de sortir imprudemment du nid pour aller voir le monde ; mais, à son retour, dit un Bestiaire que cite le P. Cahier, « elle fait ses arondeaux voir clèrement. Nul ne sait comment elle fait, ni par quoi ; mais ils sont si clair voyants qu'ils peuvent voler et suivre leurs père et mère[4] ».

Et ces mêmes **Bestiaires** nous disent que « l'Aronde » est ici l'emblème du Rédempteur qui donne, qui ôte et qui rend à l'homme la lumière de l'âme et de l'intelligence selon son mérite ou selon qu'il est à propos pour son bien spirituel.

Je figure ci-contre, d'après le P. Cahier, la reproduction d'une miniature tirée d'une Bible manuscrite de la Bibliothèque de l'Arsenal où l'enlumineur a figuré le retour de l'Hirondelle à son nid, placé, par extraordinaire, sur un tronc d'arbre[5] (Fig. IV).

---

[1] Matthioli, *Commentaires sur Dioscoride*, liv. II, chap. XLIX, éd. de 1565, p. 239.
[2] Docteur Pommerol, *Folklore d'Auvergne*, in *Rev. des Traditions Populaires*, t. XII, p. 444.
[3] *Ibid*. p. 448.
[4] Cf. Ch. Cahier, S. J., *Bestiaires*, in *Mélanges archéol*. t. II, p. 145.
[5] *Ibid*. pl. XIX, M.



Fig. IV. l'aronde et ses arondeaux ; enluminure d'un Bestiaire du XIIIe siècle.
— Bibl. de l'Arsenal. D'après Ch. Cahier, *op. cit*. t. III, pl. XIX, M, fig. IV.

Le Grant Kalendrier et Compost des Bergiers, publié en 1480, à Troyes, par Nicolas Le Rouge fait ainsi parler « l'Arondelle » dans « les *Dicts des Oyseaulx* » :

« Mes petits ie guéris des yeulx,

Et les fays veoir bien clèrement ;

Qui voudra voir le Roi des Cieulx

Luy convient vivre loyalement[1] ».

Ajoutons que si les premiers symbolistes chrétiens qui se sont occupés de l'hirondelle comme oiseau de lumière, n'ont pas été gênés par la mésaventure biblique du vieux Tobie[2] dans leur acceptation du caractère curatif attribué à cet oiseau, c'est que la Bible dit formellement que la cécité du saint homme fut l'œuvre de l'ordure des hirondeaux, donc d'un élément rejeté par ces oiseaux comme étant étranger à leur nature et ne pouvant s'assimiler à elle.

Le XVIIe siècle a fait aussi de l'hirondelle l'image du Seigneur qui s'éloigne de l'âme quand elle se refroidit et s'obscurcit, et qui revient à elle quand elle reprend sa ferveur; de même l'hirondelle s'éloigne d'une contrée quand le froid et les nuages l'envahissent, mais, y revient avec la chaleur et la lumière du printemps[3].

IV. — L'Hirondelle et les esprits mauvais.

Les naturalistes de l'Antiquité, qui ont été les grands « fournisseurs » des premiers symbolistes chrétiens, ont attribué à l'hirondelle le pouvoir de guérir l'homme de l'épilepsie, et Pline indique comme remède excellent à l'encontre de

---

1 *Grant Kalendrier*, f° LXXVIII.
2 *Livre de Tobie*, chap. II, 11.
3 *Emblèmes et devises chrétiennes*, éd. Chavance, 1717, p. 181.

cette terrible maladie, la manducation des petites hirondelles prises au nid[1]. Il désigne aussi, à titre d'amulette efficace pour préserver de ce mal, une petite pierre prise dans un nid d'hirondelle[2], pierre différente de la chélidoine minérale dont il parle aussi.

En cela, comme en ce que nous avons vu relativement aux maladies des yeux, la médecine médiévale suivit les Anciens et renchérit encore sur ce qu'ils ont écrit : Au XVIe siècle, Matthioli disait que la pierre antiépileptique se devait trouver au croissant de la lune dans l'estomac des « premiers petis arondeaux », il fallait trouver deux pierres différentes de couleur, les envelopper avant qu'elles aient touché terre dans un morceau de peau de génisse ou de cerf, et les faire absorber au malade[3].

Du Chesne, médecin du roi Henri IV, indiquait, comme le meilleur remède contre l'épilepsie et autres maladies de même genre, « l'eau d'hirondelle » qu'on préparait avec huit ou dix peaux de petits hirondeaux pris au nid[4].

Or, on sait qu'on attribuait autrefois l'épilepsie, la frénésie, les convulsions, l'éclampsie, l'hystérie et autres maux analogues, à l'influence, à l''emprise plus ou moins complète des mauvais esprits sur les hommes ; il se fit donc tout naturellement un rapprochement d'ordre symbolique entre l'oiseau qui passait pour guérir ces affections violentes et le divin Sauveur qui, au cours de ses pérégrinations, guérissait les malades opprimés par les esprits mauvais.

La chasse continuelle que l'hirondelle fait aux insectes de l'air fortifia encore son caractère d'adversaire des démons, car on sait que les mouches et moucherons furent, même avant le Christianisme, les emblèmes des génies malfaisants, des « cacodaimons », contre lesquels on invoquait, dans les pays classiques, le dieu Myode[5]. Dans le Christianisme, la mouche représente également les démons et Satan : une interprétation fautive traduit encore le nom de Beelzébuth (le Baal de la ville de Zébuth[6]), par la locution « roi ou dieu des mouches ». Nous en reparlerons en étudiant le symbolisme de l'Abeille.

On regarde encore, en certaines campagnes de France, les nids d'hirondelles comme un préservatif pour les maisons qui en sont favorisées. J'ai entendu dire aux paysans de Vendée qu'un nid d'hirondelles fait peur, même en hiver, aux diables de la nuit.

---

[1] Pline, *Hist. Nat*. liv. XXX, 12.
[2] *Ibid*. XXX, 27.
[3] Cf. Matthioli, *Commentaires sur Dioscoride*, liv. II, chap. XLIX, éd. de 1565, p. 239.
[4] Cf. L. Masson, in *Aesculape*, t. XVIII, (1928), p. 242.
[5] Chompré, *Dict. de la Fable*, p. 275.
[6] Voir J. Halévy, *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, séance du 4 mars 1892.

Ceux qui les font tomber, en les démolissant volontairement, s'exposent à tomber eux-mêmes plus tard « du haut-mal » (épilepsie[1]).

V. — L'Hirondelle et l'Espérance.

En certaines régions des côtes de la Méditerranée, on a fait de l'Hirondelle l'un des emblèmes de la vertu d'Espérance. Elle était alors représentée la tête en bas.

Ce symbolisme repose non seulement sur ce que le retour de l'Hirondelle fait *espérer* avec certitude les très prochains beaux jours, mais encore sur ce que cet oiseau, quand il descend du ciel vers la terre, affecte, avec ses grandes ailes courbes et ses longues plumes caudales la forme de l'Ancre nautique qui était, dès le temps de l'Église des Catacombes, l'emblème d'Elpis, la vertu théologale d'Espérance[2] laquelle descend aussi du ciel dans le chœur du chrétien (Fig. V). C'est la même idée qui, en quelques provinces de France, fait donner à la chélidoine des champs et des ruines le sens emblématique de « l'attente d'une proche joie à venir[3] ».

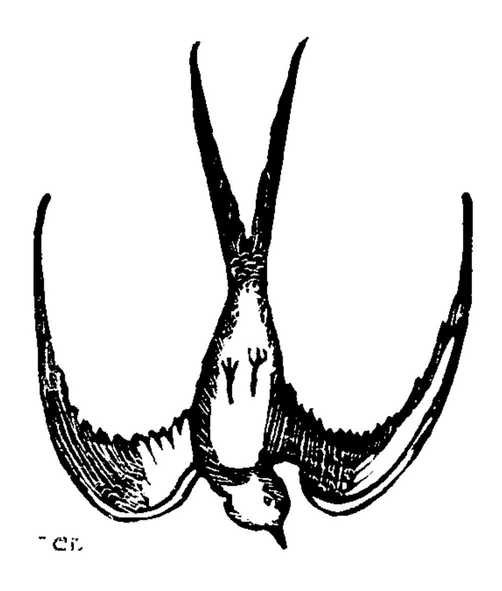


Fig. V. — L'Hirondelle dans son attitude d'emblème de l'Espérance.

Dans l'ordre profane, le Moyen-Âge fit aussi de l'Hirondelle l'emblème de l'Architecture, parce qu'elle est le seul oiseau qui bâtisse son nid avec du mortier, et qui le greffe aux édifices élevés par les hommes[4].

VI. — L'Hirondelle, image des vices et de Satan.

L'emblématique assez pauvre des trois derniers siècles a terni l'image, jusque-là toute belle, de l'Hirondelle en lui faisant symboliser plusieurs faiblesses humaines : L'Inconstance[5] parce que, dans son vol, cet oiseau semble ne s'arrêter

---

[1] Renseignement Arthur Bouneault (Deux-Sèvres et Vendée).
[2] Cf. L. Cloquet, *Éléments d'Iconographie Chrétienne*, p. 243.
[3] Cf. P. Verneuil, *Dict. des Symboles, emblèmes et attributs*, p. 38.
[4] L. Cloquet, *op. cit*. p. 328.
[5] *Ibid*. p. 328.

nulle part, et qu'il quitte chaque année le pays où il est né ; l'Impureté[1], parce qu'il ne touche la terre que pour y ramasser de la boue et qu'il fait de boue le nid dans lequel il repose.

Enfin, pour plusieurs symbolistes des trois derniers siècles, l'Hirondelle fut l'image emblématique de Satan ravisseur des âmes qui parcourt sans cesse le monde, acharné à leur poursuite, comme l'hirondelle s'acharne à celle des insectes des airs. Pour servir cette idée, les graveurs et les peintres ont plusieurs fois représenté l'un de ces tourbillons aériens que les éphémères dansent aux soirs des beaux jours ; l'oiseau le traverse, y passe et repasse, emportant à chaque fois sa proie.

Je ne connais qu'un autre thème symbolique, celui de l'Araignée, dans lequel la mouche et le moucheron sont pris comme emblème des âmes ; leur rôle ordinaire est de représenter les diables d'enfer.

L'INDICATEUR

Aux pays heureux de la vive lumière et des parfums exquis, qui virent cheminer, jadis, la reine de Saba, le jeune Tobie et les Rois Mages, il existe un oiseau merveilleux qui, sur toutes choses, affectionne les hommes et se délecte du miel.

Sans cesse, le bel oiseau cherche, dans l'épaisseur des bois ombreux, les nids cachés des abeilles sauvages, nombreuses en ces régions, puis il vient vers les hommes, appelle le premier d'entre eux qu'il rencontre et le conduit, à travers les fleurs ou les épines, vers sa trouvaille afin de partager et de savourer avec lui ce don de Dieu venu du calice des fleurs.

Ainsi Notre-Seigneur Jésus, qui connaît le secret des suprêmes douceurs spirituelles, et qui sait comment et où chacun des hommes peut le plus intensément les ressentir, attire les âmes à lui et les conduit, à travers les joies ou les peines de la vie, jusqu'à cet état de perfection intérieure et d'union à Lui qui permet de goûter, autant qu'il est possible sur terre, ce que les saints ont appelé « les suavités du Christ ».

— Ne dirait-on pas que je viens de traduire là, dans notre langage actuel, l'une de ces naïves et poétiques fictions des anciens Bestiaires du Moyen-Âge, avec l'application au Sauveur qui en suit toujours le récit ?

Il n'en est rien.

Ce n'est que la reproduction d'une page des notes spirituelles d'un poitevin, missionnaire en Abyssinie[2] au début de ce siècle, et mort saintement à la peine ; par

[1] *Ibid*. p. 328 et 351.
[2] Léopold Martin, en religion frère Vincent de Paule, des Frères de Saint-Gabriel. Notes adressées à M. l'abbé Dury, curé de Chalais (Vienne).

elles je connus l'oiseau dont il s'agit ici, et la comparaison heureuse qui fait de lui un emblème du Sauveur des hommes.

D'où nous vient-il, ce symbolisme gracieux ? Est-ce une perle conservée depuis de longs siècles dans ce clergé abyssin, héritier des anciens Coptes, qui s'incline toujours devant les images du Lion de Juda, de la Colombe et de l'Amphisbène, ou bien est-il né dans le cœur de l'un de ces héroïques propagateurs de la Foi catholique qui rencontrent parfois, en ces pays lointains, des chrétiens d'une mysticité très haute et qui ont besoin d'un aliment d'âme correspondant à leur degré de spiritualité ? En ce cas-là, ce serait une preuve de plus que le symbolisme religieux est un besoin de tous les temps, et que la fécondité de la pensée chrétienne, en ce domaine, comme en tous autres, produit toujours des fruits de choix.

L'oiseau dont nous parlons n'est pas un mythe : il existe. Du Nil à la Côte des Somalis, les indigènes lui donnent un nom local qui signifie « le Mielleux », ou plus exactement « le Mellophile ».



L'Indicateur, d'après J. Trousset,
Nouv. Dict. Encycl. t. III, p. 364.

Les naturalistes français d'aujourd'hui l'appellent « l'Indicateur ». Ils en ont décrit, et classés dans le genre des Cuculidés, une douzaine de variétés. Tous assurent que cet oiseau, quand il a préalablement découvert un dépôt de miel et qu'il rencontre un voyageur, « vole en gazouillant dans les arbres afin d'attirer son attention, et quand il pense avoir atteint son but se dirige vers l'essaim d'abeilles sauvages le plus rapproché, en se penchant de temps en temps pour voir si la personne le suit ; arrivé à l'arbre qui contient le miel, il plane au-dessus et se pose sur la branche la plus rapprochée, puis il attend avec anxiété et bruyamment sa part des dépouilles[1] ».

Un apiculteur français qui s'occupe activement aujourd'hui de tout ce qui concerne l'apiculture dans la pratique, dans l'histoire, la numismatique, les arts et l'archéologie, M. le comte François de Rilly, m'écrivait récemment en me parlant

[1] J. Trousset, *Nouveau Dict. Encycl*. t. I, p. 364.

de l'indicateur : « …Son habitat part de l'Afrique moyenne pour se terminer au Cap ; il en existe aussi quelques variétés en Asie qui ont la même spécificité. L'espèce qui vous intéresse est l'**Indicator Sparmanni**, qui est d'ailleurs le type du genre. J'ai connu un missionnaire qui m'a affirmé avoir vu cet oiseau, en Annam, dans la grande forêt, le poursuivre littéralement de ses assiduités jusqu'à ce que son attention soit bien fixée sur un nid d'abeilles sauvages c'est vraiment très curieux[1]… ».

L'Indicateur a été mis en scène par le célèbre romancier allemand Wyss, dans un épisode de l'histoire d'une famille échouée dans une île imaginaire de l'Océan Indien, et par un jeu de circonstances qui s'accordent, en ce qui concerne les habitudes de cet oiseau, avec ce qui vient d'être dit[2].

— Rappelons ici que le miel est, dans la symbolique des Pères de l'Église, l'un des emblèmes de la doctrine et de la douceur évangélique : Nous en parlerons longuement en étudiant le symbolisme de l'Abeille.

Je ne pense pas que, même chez les Abyssins, l'Indicateur ait été représenté dans les arts figuratifs comme un emblème du Christ conduisant les âmes vers ses trésors de bonheur et vers tous les biens spirituels ; ce qui le concerne relève uniquement de l'emblématique oratoire ou littéraire : je n'ai pas cru, malgré cela, dans le travail d'ensemble que je poursuis, pouvoir ne pas signaler l'humble et complaisant oiseau qui se prête si bien à l'une des comparaisons anagogiques les plus heureuses, et qui fait songer au texte de la liturgie sacrée : « *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus : beatus vir qui sperat in eo*[3] », « Goûtez et voyez combien le Seigneur est suave : Bienheureux est l'homme qui espère en lui ».

Orly (Seine).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.



[1] Comte Fr. de Rilly, *Lettre du 18 mai 1929*.
[2] J.-R. Wyss, *Le Robinson suisse*, éd. Mame, 1858, t. II, chap. XII, p. 110-112.
[3] *Brév. romain* (Off. du VII dimanche après la Pentecôte).